

## L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 5 FEVRIER 1874

## LE RESULTAT.

Nous publions aujourd'hui la liste des candidats sortis vainqueurs de la lutte électorale. Nous ne donnons pas cette liste comme absolument exacte, nous avouons au contraire qu'il nous est impossible de nous reconnaître à travers les classifications contradictoires des divers journaux. Ce qui est certain, c'est que le ministère Mackenzie aura une forte majorité.

Remettant à un autre jour les commentaires que suggère naturellement la position nouvelle faite à notre province par ce résultat, nous nous contentons en ce moment de reproduire l'opinion de quelques journaux.

Citons d'abord la *Minerve*:

Nous pouvons aujourd'hui féliciter le parti conservateur du courage et de l'énergie qu'il a déployés dans la lutte qui vient de finir. Conserver son terrain, ne rien perdre de sa force; c'était une entreprise héroïque, si l'on considère les circonstances défavorables dans lesquelles la bataille s'est engagée pour nos amis, et nous ne sommes pas surpris de voir que l'issue a désappointé nos jacobins et nos démocrates de toutes nuances.

Les élections nous ont été imposées pendant la session du parlement local, alors que la plupart de nos chefs politiques ne pouvaient quitter leur poste. Ah! si nos ministres ne s'étaient pas montrés aussi rigides observateurs de leur devoir, s'ils avaient dit comme ceux d'Ontario: "le parti avant l'intérêt du pays," et avaient ajourné le parlement, nous compterions plusieurs succès de plus. Ni M. Lafamme, ni M. Jette n'iraient siéger à Ottawa.

Pendant ces dernières années, l'hypocrisie a été l'arme la plus puissante employée contre nous. Pendant que nous luttons franchement à visage découvert, nous avons eu à nous défendre contre les attaques d'ennemis perfides, cachés et déguisés, mais aujourd'hui l'hypocrisie n'est plus possible, elle a fait son temps, et nos adversaires sont forcés de se montrer tels qu'ils sont, avec leurs aspirations et leurs tendances anti-nationales.

Ils sont connus, donc ils sont perdus. Nous pouvons arriver à cette conclusion sans hésitation, sans plus de raisonnement, car tout le parti conservateur va se réveiller pour combattre et écraser comme autrefois ceux qui ont voulu et veulent encore le doter de l'annexion, du libéralisme et perpétuer dans nos rangs la division qu'ils y ont semée.

Puis le *National*:

Quarante-deux élections sont encore à faire: trente dans Ontario, Québec et les Provinces d'en bas, et dix pour Manitoba et la Colombie Anglaise. Les autres élections, terminées jusqu'ici, donnent au ministère une majorité de quatre-vingt-deux voix, en sorte que, supposant même par impossible que les élections qui ne sont pas terminées fussent toutes en faveur de l'opposition, le gouvernement serait sûr d'une majorité de quarante voix. Nous faisons, comme de raison, une supposition purement gratuite; car sur les 42 élections non terminées, trente au moins seront favorables au ministère.....

Le Bas-Canada a noblement fait son devoir; les hommes qui nous représentent dans le gouvernement vont être soutenus par une telle majorité qu'ils auront auprès de leurs collègues des autres provinces le poids et l'influence politiques nécessaires pour faire respecter nos droits.

Le *Nouveau-Monde* n'est pas aussi explicite; il constate, voilà tout.

La lutte électorale qui achève, dit-il, paraît avoir été caractérisée par une vigueur vraiment extraordinaire. En de nombreux comtés la majorité est extrêmement faible et dénote un acharnement sans exemple. Le nombre des votes enregistrés est beaucoup plus considérable qu'à aucune élection précédente. Ainsi dans la Province de Québec, nous voyons M. Abbott élu par 9 voix, M. Baby par 44, M. Hurteau par 49, M. Prévert par 54, M. Mousseau par 43, M. Rouleau par 21, M. Fréchette par 83.

Mais c'est dans Ontario particulièrement que la lutte a été ardue. Sur 88 comtés, il n'y avait eu que 13 élections par acclamation. Nous y voyons Sir John A. Macdonald élu par 36 à Kingston, l'Hon. J. H. Cameron à Cardwell par 31, M. Hagar à Prescott par 14, M. Smith à Peel par 22, M. Buel à Brockville par 42, M. Snider dans North Gray par 63, M. Chisholm à Halton par 5, M. White dans East Hastings par 86, M. Stephenson dans Kent par 60, M. Jones dans North Leeds par 2, M. Walker à London par 60, M. Wilson dans East Middlesex par 29, M. Plumb à Niagara par 30, M. McCallum à Monk par 25, M. Gordon dans Ontario-Nord par 50, M. Blackburn dans Russell par 67, M. McDougall dans South Renfrew par 70, M. McQuade dans Victoria-Sud par 71, M. Higginbotham dans North-Wellington par 8.

Néanmoins, la paix paraît n'avoir été troublée nulle part, excepté à Kingston, où dans l'excitation du moment et à la clôture des polls, Sir John A. Macdonald a été assailli de glaçons par la foule hostile qui regardait passer le cortège triomphant.

L'*Evenement* constate avec bonheur le triomphe des libéraux. Le *Canadien* et les autres journaux conservateurs prétendent que la Province de Québec se trouve dans une position fausse, que nos voisins d'Ontario seront désormais rois et maîtres; ils en donnent pour première preuve l'élevation de M. Brown au Sénat et le remplacement de M. Chauveau par M. Christie à la présidence du Sénat.

O. D.

## CHRONIQUE.

Il y a des gens à Ottawa qui ont une singulière manière de décider une lutte électorale. Trois candidats sont sur les rangs: MM. Currier, Aumont, deux conservateurs, et

M. St. Jean, libéral. Un des amis politiques de ce dernier va trouver les deux autres et leur fait cette proposition: "Nous mettrons trois bulletins dans un chapeau. Celui des trois candidats qui retirera le bulletin marqué d'une certaine façon, se retirera de la lutte."

C'est un procédé emprunté à la chanson du *Petit navire* qui n'avait jamais navigué. Vous vous rappeler le complet:

"Le plus jeune mis sa main dans l'urne  
Pour savoir quel...quel...  
Qui serait croqué."

On a refusé d'adopter le moyen qui, dans certains cas, ferait tomber le mandat entre les mains d'un imbécile et supprimerait le rôle du peuple souverain.

Les brefs d'élection des députés à la Chambre locale ont été émanés pour les places et aux dates suivantes:—Yamaska et Montréal-Centre, 21 février; Montmorency, Drummond et Arthabaska, 23 février; Québec-Est et Charlevoix, 24 février.

C'est le règne des poursuites criminelles pour libelle dans la province d'Ontario. M. Wilkes poursuit le *Mail*; le *Mail* poursuit l'hon. M. MacKenzie qui a dit dans son discours d'Hamilton que cette feuille était en banquette; M. O'Donohue poursuit M. Donovan qui l'a accusé de trahison.

Les deux candidats dans le comté de Joliette ont eu l'heureuse idée de signer le compromis suivant:

Nous, soussignés, nous engageons d'observer les lois actuellement en force contre la corruption électorale; à ne point donner de boissons fortes aux électeurs de ce comté, soit le jour de la nomination, soit le jour de la votation ou en aucun autre temps pendant l'élection, de n'avoir aucune maison d'entretien pour la réception des électeurs durant ce temps ni de permettre à nos amis en leur nom, ou au nôtre, de le faire, voulant que les électeurs donnent leurs suffrages librement et consciencieusement, sans être en aucune façon influencés par les menées corruptrices.

Donné à Joliette le 16 janvier 1874.

(Signé)

G. BABY.  
A. BEAUPRE.

La nomination des candidats pour le comté de Beauharnois paraît avoir été une affaire assez grotesque, si nous en jugeons par le compte-rendu qu'en donne le journal de la localité.

Pour se justifier des accusations portées par M. Girouard contre lui, M. Robillard se mit à lire des lettres qu'il avait reçues de son adverse.

"M. Girouard, dit l'*Echo de Beauharnois*, qui est derrière lui le corrige et M. Robillard se retourne et lui applique un coup de poing sur la joue gauche.

"Un grand tumulte se fait alors dans l'assemblée, puis le silence est rétabli et M. Robillard continue."

Il est rumeur en ville que Lord Dufferin vient d'envoyer au gouvernement impérial sa démission comme Gouverneur-Général du Canada.

Nous ne savons jusqu'à quel point cette rumeur est fondée.

L'Ile du Prince-Edouard se trouve actuellement dans une singulière impasse, en ce que, paraît-il, d'après certains légistes, cette colonie ne peut prendre part aux élections générales qui se font actuellement par toute la Puissance. Aux termes de son admission dans la Confédération, les premières élections pour le parlement fédéral devaient se faire d'après la loi électorale en force dans l'Ile, mais cette disposition n'allait pas très loin, vu qu'il était alors entendu qu'une loi générale applicable à toutes les provinces serait passée avant de nouvelles élections par le parlement de la Puissance, mais cette loi n'a pas été passée et l'Ile se trouve en conséquence dépourvue des moyens de faire la présente élection.

Cependant, nous lisons à ce sujet dans le *Patriot*, journal de l'hon. M. Laird, le secrétaire d'Etat:

"Nous sommes heureux d'apprendre qu'il n'y a pas de danger que l'Ile du Prince-Edouard perde sa représentation au parlement fédéral. Le Ministre de la Justice, l'hon. M. Dorion, donne comme son opinion que les élections ici doivent avoir lieu comme celles de l'été dernier. La chose ne souffre pas de difficulté."

Une dépêche d'Halifax mande au *Mail*, de Toronto, en date du 21, que le gouvernement de Terreneuve a été défait et que M. Carter, qui est favorable à l'union avec le Canada, a été appelé à former un nouveau cabinet.

On lit dans le *Nouveau-Monde*:

Nous publierons dans le cours de la semaine prochaine un mémoire de M. Louis Riel sur les événements de la Rivière-Rouge et la part qu'il y a prise.

C'est un document du plus haut intérêt qui couvrira plus d'une page du *Nouveau-Monde*.

Les élections font naître une foule d'expressions nouvelles. En voici une qui nous a frappé. *Geler un électeur*; c'est lui donner des fonds pour l'empêcher de voter. Est-ce assez pittoresque, est-ce assez couleur locale?

Dans certaine paroisse un médecin a appliqué le principe inverse pour arriver au même but. Un électeur souffrait d'une légère indisposition, lorsqu'un cabaleur s'en vint

trouver le médecin et lui dit: Vous connaissez Baptiste, Chose; allez le voir et faites-le suer.

Le médecin administra un sudorifique violent à ce malheureux électeur, qui, baigné dans une abondante transpiration, fut cloué au logis jusqu'après la votation.

Ne quittons pas le sujet des élections sans rapporter un bon mot échappé à un de nos amis.

On parlait des contestations électorales et des causes pour lesquelles une élection pourrait être invalidée.

—C'est étonnant, dit notre ami, la seule nullité qui n'est pas une élection, c'est celle de l'élu.

M. McGreevy est devenu l'entrepreneur du chemin de fer de la Rive Nord, les capitalistes américains lui ayant transféré leur contrat. On assure que les travaux vont être poursuivis avec la plus grande nativité.

LES RUINES  
DE  
MON COUVENT

PAR  
M. LÉON BESSY.

(Suite.)

A nos heures de récréation, nous cultivions, Adèle et moi, le petit jardin de la maison de mon oncle. Adèle était pour moi la sœur la plus tendre, et elle cherchait tous les moyens de me rendre heureux. Chaque jour, dans l'après-midi, nous arrossions les fleurs; puis nous nous mettions à la poursuite des papillons. Quand nous pouvions en attraper quelqu'un, nous admirions un instant ses brillantes couleurs; mais, pleins de compassion pour le pauvre captif, nous le rendions bientôt à la liberté.

Le dimanche matin nous faisions des bouquets pour les offrir au père d'Adèle. Celle-ci m'avait demandé de lui enseigner le langage des fleurs. Peu de jours nous suffirent pour apprendre la signification des diverses plantes. Nous nous bornâmes d'abord à exprimer une seule pensée au moyen d'une simple fleur; ensuite, nous essayâmes d'assembler plusieurs idées; et enfin, nous en vinmes à composer de très-gros bouquets, qui étaient comme une lettre dont la première ligne partait de la fleur ou de la feuille placée au bas. La lettre tournait en spirale et se terminait par la fleur supérieure, qui était tantôt l'hommage et tantôt la pensée dominante. De cette manière nous réussîmes à nous faire une langue muette que nous seuls comprenions, et nous n'avions pas à craindre que le vent dérobât un seul mot de cette correspondance pleine de charme.

De tous les plaisirs innocents de mon enfance, aucun n'a laissé dans mon cœur des traces plus profondes que ces heures délicieuses passées dans le jardin de mon second père, jardin que nous avions converti, Adèle et moi, en un véritable parterre. Parler sans ouvrir les lèvres et sans même avoir besoin d'un regard, était pour moi un bonheur indicible, car j'étais naturellement enclin au silence. Il m'en coûtait de dire un mot, et le verbiage de mes camarades me causait un insupportable ennui. Je trouvais que le don de la parole, le plus précieux que l'homme ait reçu du Créateur, ne doit pas être inutile prodigué. Je l'employais à m'entretenir avec moi-même. Ces conversations intérieures; où l'âme et le cœur se parlent et se répondent tour à tour, me semblaient le plus noble usage de la parole humaine. En vain essaierais-je de confier au papier quelques-uns de ces soliloques intimes et variés à l'infini; il me faudrait pour cela tremper ma plume dans les couleurs de l'aurore, à la fois si suaves et si fugitives. Adèle disait de moi en souriant, que l'emblème de mon existence était la rose blanche, dont on a fait le symbole du silence. De mon côté j'exprimais les plus nobles qualités de la jeune fille au moyen de la sensible et de la violette blanche, qui marquent la pudeur et la candeur.

Le matin je lui offrais une jonquille et quelques brins de centauree, pour lui manifester mon désir de la voir heureuse. Elle me répondait ordinairement par une petite branche de mûrier blanc, emblème de la science à laquelle je devais aspirer. Je me mettais aussitôt à l'étude, et la branche de mûrier était pour moi le plus puissant aiguillon.

Adèle se fâchait quand elle me voyait cueillir une sensible. Elle passait quelquefois des heures entières à examiner cette plante, et elle prétendait avoir découvert en elle des propriétés supérieures à la vie végétale. Elle s'en approchait sur la pointe des pieds, et me la montrait du doigt, fraîche, verdoyante, les feuilles entièrement étaillées, et se balançant gracieusement sur sa tige. Mais si le soleil venait à se voiler, nous remarquions aussitôt en elle un léger frémissement. Et si, par hasard, une fourmi se promenait alors sur ses feuilles, la plante, comme effrayée, les repliait soudain, et l'alarme passant de branche en branche, la tige elle-même se penchait tristement vers la terre. A cette vue, Adèle ne pouvait s'empêcher de soupirer. Elle me faisait promettre de ne jamais porter la main sur une plante si délicate, si tendre, et qui, selon elle, était douée de sentiment. Dans la saison des fleurs, elle préférait que je lui offrisse, comme salut du matin, un alleluia. Un jour nous nous levâmes de très-bonne heure, uniquement pour voir une de ces plantes étendre ses feuilles, relever ses fleurs et ouvrir ses corolles aux premiers rayons du soleil. Je trouvais que le